

EDEM AWUMEY

ROSE DÉLUGE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada
pour son soutien à cette création.

ISBN original : 978-2-7646-2134-9

© Éditions Boréal, 2011, pour les droits mondiaux
à l'exception de la langue française hors Canada

ISBN : 978-2-02-107943-2

© Éditions du Seuil, mars 2012, pour la langue française
pour tous pays à l'exception du Canada

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Maria Pavie, in memoriam

Aux rameurs

*Son petit corps de poisson hors de son milieu,
son impétuosité gauche m'attendrissent.*

WILLIAMS SASSINE, *Mémoire d'une peau*

Tante Rose avait passé ses dernières années d'agonie à prédire le chapitre ultime de cet hivernage dans lequel elle rendrait les armes, sa peau de vieille négresse et son dernier souffle arrachés à la côte. Et j'ai souhaité que, si cela arrivait, la terre pourrie de nos bas-fonds lui soit légère. Elle est morte aujourd'hui, elle a ramassé sa peau et ses os d'épave et s'est tirée sous terre. Toutefois, persiste dans ma mémoire le triste film des places, trottoirs et marchés de Lomé sous les eaux, une lagune immense sans nénuphars ni grenouilles, ni ces poissons dérisoires que j'essayais d'attraper pour préparer à Tante Rose le plus exquis des dîners. J'avais le rôle du chef cuisinier et elle celui du client difficile appréciant le menu, « Il m'est avis qu'il n'est pas très frais votre poisson. Vous n'êtes pas un chef, monsieur, mais bien un empoisonneur... Ah, ah, nostalgie, nostalgie... De mon temps, en Louisiane, on mangeait le plus frais des poissons, une bonne truite grillée sur le bois des berges, une savoureuse dorade au citron... Vous n'êtes pas un chef, monsieur. Un imposteur, oui!... » Avec sa fourchette, elle piquait alors quelques bouchées avant de repousser l'assiette, et j'étais

soulagé parce qu'elle avait quelque chose dans le ventre. Et je pouvais me dire que j'étais un chef, n'en déplaise à cette insatisfaite de Tante Rose, j'étais le chef de la barque de son existence qui coulait, qui plongeait vers le fond et la fin comme sa tête qu'elle avait toujours penchée vers la terre, au fond d'un trou dans la terre de Louisiane, vers son futur cercueil, avec sur le verni du bois une croix, des milliers de fleurs noyées par les larmes du ciel...

Elle est morte et je lui ai promis de ramener ses restes en Louisiane. Ce qu'elle nomme le pays des siens, qu'elle n'a jamais connu, bercail lointain qu'elle m'a souvent décrit dans un tableau aux motifs flous, floue et poreuse elle-même à force de n'exister que dans ses mirages. Sur mes genoux, le peu qui reste d'elle, une boîte en bois contenant ses cheveux et ses ongles, des restes qui ne furent pas difficiles à récupérer vu que les cheveux tombaient déjà tout seuls. En revanche, ce fut une belle galère pour les ongles, qu'elle avait longs, épais et recourbés parce qu'elle n'avait jamais voulu que je les coupe. Ongles de petite bête féroce. Aussi fallut-il que je plonge ses pieds dans l'eau pendant que ce qui restait du corps pourrissait sous le soleil de Lomé et le requiem des mouches. Mais il y avait eu cette promesse et je suis là...

... assis sur un bord de trottoir à Hull, petit bourg du Québec d'où l'on peut sentir les remous et le trafic de la ville d'Ottawa sur l'autre rive de la rivière des Outaouais, je suis là, en attente d'un autocar en direction de New York, première étape de mon voyage. Je sais juste qu'ensuite j'aurai à me faire une belle part du territoire américain avant de rejoindre La Nouvelle-Orléans.

L'employée qui vend les tickets dans cet arrêt d'autobus sur le boulevard Saint-Joseph a dit, « Le prochain part dans trois quarts d'heure. » Je ne suis pas pressé, ce n'est pas moi qui ai hâte de retrouver une terre. Ma patrie, c'était Rose Lafayette, corps fluet, arqué au fil de saisons de blues et d'épreuves, petite tête à moitié chauve, une brindille à la place du cou, des jambes de gamine anorexique et des pieds si petits aux traces à peine visibles sur le sol. Comme pour dire qu'elle n'avait jamais possédé de terre, les pieds absents de la terre avec le reste du corps fluet et sans consistance, visage de petite nonne rêveuse qui a passé sa vie à s'inventer d'autres villes aux frontières plus larges que celles de Lomé, parce qu'elle n'aimait pas se sentir à l'étroit...

... « Je suis une fille des grands vents du Mississippi, une fille du large », qu'elle aimait à répéter alors qu'elle n'avait jamais connu la Louisiane. Ce furent les signes liminaires de son déclin. Elle avait commencé à perdre la tête et se disait coincée dans une chambre noire. Enfermée. La chambre dans laquelle elle se trouvait n'avait ni porte ni fenêtre et elle s'y sentait à l'étroit, le monde lui était devenu une cellule. Et elle hurlait. Au prince qui pourrait la sortir du ventre de la folie. Elle se voyait assise au centre de sa prison de ténèbres et elle ne pouvait se mouvoir. Elle était collée à la chaise, elle ne pouvait faire le moindre geste parce qu'elle avait peur. Elle flippait parce que les murs de la chambre noire se rapprochaient, ils venaient vers elle et la cellule se rétrécissait...

... elle se disait en danger et avait besoin d'un secours, qu'on lui tende une main, une corde, « Oh!

hisse ! oh ! hisse ! accrochez-vous, madame !... » Il aurait fallu fuir cette geôle, mais, pour cela, il fallait bien qu'elle se lève, ce qui était au-dessus de ses forces. Tante Rose, une statue de chair séchée au milieu d'une chambre noire. Au plafond, il y avait une fissure et un rai de lumière qui se confondait peu à peu avec le noir de la cellule, ses yeux se brouillaient et elle avait l'impression de perdre ses repères... « Tout le monde dans notre ville, morts et vivants, perd la tête, m'assurait-elle alors. Les mômes sont devenus méchants, les parents sont obligés de les vendre au marché noir ou de les étrangler avant la prochaine tempête, les saints sont devenus fous et nous maudissent ! » C'était aux premiers temps, à la genèse du livre de la folie. La tête, elle l'avait perdue un matin d'orage lorsqu'elle s'était pris sur le front le parpaing qui soutenait le toit de tôle au-dessus de la porte d'entrée de sa chambre. Il y avait eu du vent avant cette terrible pluie de mai, et des dégâts, des morts, et depuis ce temps-là elle perdait le sens et le nord, elle débloquait au fil des saisons qui se suivaient, se chevauchaient avant de s'éloigner...

... au fil des moussons, harmattans, hivernages et soleils, Tante Rose s'éloignait des rives de la lucidité, troquant le regard clair contre des yeux vagues, éteints. Lumières et soleils morts. Le docteur Opero qui fut son ami d'enfance sur les plages de Lomé pensa qu'elle imaginait ces choses parce qu'elle se sentait étouffée. Elle avait besoin d'air et de champ. Elle s'inventait des murs pour attirer l'attention et dire son envie féroce de quitter la prison que représentait sa vie...

... cependant qu'elle savait encore à l'époque qui j'étais, au temps où elle m'accueillait le soir avec ces mots, « Tu as bien travaillé à l'école, Sambo ? Tu vas apprendre la science dans les livres et inventer une machine pour éclairer la misère et les ombres de ma vie : une lampe, une boussole, un télescope... Tu vas inventer la route et le bateau qui me ramèneront en Louisiane... Hein, mon Sambo, que tu vas l'inventer le bateau de notre retour ? Hein que je peux commencer à faire mes bagages ? que de toute évidence, nous passerons notre prochain hiver là-bas ? » Rose s'obstinant dans notre coin d'Afrique à vivre au rythme des saisons d'Amérique, à attendre les fleurs du printemps ou à faire sa provision de bois pour l'hiver, ma vieille parente portant vers la cime du seul arbre de la cour la chanson de son espoir...

Dodzi anyo na wo

Heyiyiwo li

Novi dodzi anyo na wo

Heyiyiwo li...

... des mots d'un troubadour oublié, pour dire : « Tenir et y croire, demain est un autre jour... », avant de poursuivre sur son siège la route du délire. Rose s'agitant sur sa chaise d'osier, faisant mine de se lever, et au bout du compte figée dans le décor de l'arbre à pain et du puits et retombant, molle et flasque, contre le dossier troué. Une triste créature s'affolant, criant à la vie et au ciel étroits qui la pressaient tel un citron vert pour en offrir le jus à un monstre sanguinaire inconnu...

le citron,

vert,

... parce que Tante Rose était restée petite fille et naïve, « Pendant le carnaval à La Nouvelle-Orléans, me confiait-elle, je laissais pas les garçons aller plus loin que les poils de mon pubis, tu sais, ces maudits marins qui travaillaient sur le *Natchez*, le steamboat qui faisait sa navette sur le Mississippi... » La folie la pressait jusqu'aux os, la folie faisant route dans les labyrinthes de sa tête dégarnie de poupée, creusant puits et galeries dans les couloirs de sa mémoire, jusqu'au crépuscule où, enfin, elle redevenait sereine parce qu'une vieille photo avait glissé d'une de ses poches, la photo de sa sœur jumelle, ma mère, Marie Lafayette, dans la fraîcheur de ses vingt ans. Féline et le regard aigu. Dans un décor de ciel trouble et de vagues lointaines, quelques oiseaux migrateurs squattant la tristesse de ce tableau... Une larme coulait alors sur la joue de Tante Rose, chutait sur le portrait de sa sœur qu'elle s'empressait de nettoyer. C'était d'ailleurs le seul être dont elle se souvenait au moment où elle finissait par tout oublier, au moment du trou noir.

- Dis-moi, tu la connaissais, ma sœur ?
- Je suis son fils.
- Tu mens. Elle a jamais eu d'enfant, Marie.
- ...

... j'ai longtemps traîné sur les rives de la rivière des Outaouais, là où le pont Alexandra élimine la distance entre notre petite cité de Hull et Ottawa, j'ai traîné, dans l'espoir qu'il m'arrive quelque chose qui bousculerait ma vie, parce que, de tout temps, chez nous, il n'y a eu que moi, Louise Hébert, et ma mère et que, à Hull, il ne se passe pas grand-chose, j'ai attendu, le temps de douze printemps, assise dans l'herbe de la rive, silencieuse et complice du vent, des corbeaux et choucas du rivage, témoins compatissants comme ce vieil homme barbu et amaigri, assis le dos contre un mur de la maison Charron sur sa butte à une vingtaine de mètres du rivage, triste et absent, l'homme, un poète, comprendrais-je plus tard, rêvant sur des bouts de papier froissé des mots qui devaient ressembler à l'espoir, le poète qui un jour m'a servi ce discours, « Tu verras, petite, ils monteront un beau jour vers le nord, exténués, hagards, vidés par la traversée, fuyant la fureur des tempêtes, leurs maisons, quartiers, villes, pays auront été rayés de la carte par les plus terribles catastrophes, ils n'auront plus de chez-eux alors ils monteront plus haut pour en retrouver d'autres,

la fureur des catastrophes naturelles aura transformé le Sud en ruines, et ceux qui le pourront viendront vers nous, jeune fille, ils arriveront de tous les Sud, de Louisiane, des Caraïbes, d'Afrique, de la cordillère des Andes, finis et nous tendant la main, ce sera bien plus triste qu'avec les boat people, tu sais pas qui ils sont, les boats, mais tu comprendras, ils seront là, débarqués de toutes les routes et nous ne saurons quoi leur offrir, nous serons dépassés, des vieux, des plus jeunes et des enfants, peut-être un garçon qui te brûlera le cœur, s'il vient des braises du Sud, c'est sûr qu'il te brûlera, quoi leur offrir, ta main en échange de la brûlure... »

... et sans conclure son discours, le poète s'en est retourné chez lui, traînant le pas vers la rue Jacques-Cartier qu'il a traversée d'un pas nonchalant, des restes de mots au bout des lèvres, et moi le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse, et le printemps venu j'ai repris ma course dans l'herbe, tapant de rage dans l'agonie des derniers blocs de glace, retrouvant mes oiseaux, le parc et le poète assis sous une des fenêtres de la maison Charron, l'homme dont la barbe avait roussi, au printemps où je voulais tomber amoureuse parce que je me disais que cela changerait ma vie en y apportant quelques couleurs, la rivière pourrait m'apporter du neuf, me charrier un garçon mort ou vif ou gelé, mon petit bonhomme à décongeler et qui reprendrait vie sous la chaleur de mes mains lui frictionnant et les mains et les pieds et le ventre et le corps tout entier, je déroulerais devant la cheminée de la maison de ma mère une couverture grosse et chaude sur laquelle je l'allongerais, et les

braises et l'odeur du feu de bois le réveilleraient, il remuerait devant le feu, remuerait, un petit doigt, un orteil, un œil ouvert avec difficulté, l'autre à la suite, mon amoureux toussant et ébauchant vers le feu un premier mouvement du cou...

L'employée de la petite gare répète la même rengaine, « L'autobus arrive dans une demi-heure. » Je suis toujours assis sur mon bord de trottoir à Hull où je refais mes comptes. Dans mes poches ce qu'il faut. Pour payer une place aux restes de Tante Rose au cimetière, là-bas, celui nommé Saint-Louis, avait-elle pris soin de préciser, celui où, avait-elle poursuivi, reposent des âmes pionnières portées vers la Louisiane par la curiosité, une envie de terre ou la nécessité d'un départ. Après je n'oublierai pas de commander une messe dans la cathédrale du même nom et une gerbe de magnolias pour couvrir la pierre de son repos. Ensuite, il faudra que je trouve un boulot de quelques semaines pour rembourser l'ami Élom Keli qui m'a aidé à organiser mon voyage, Élom avec qui je fis le collège Soli à Lomé, « Soli » pour Solidarité, mon ami qui me montra que notre amitié, ce n'était pas de la pacotille dès qu'il apprit la mort de Tante Rose. Je lui avais confié que je ne savais comment me rendre en Amérique pour honorer ma promesse...

... que la solution, tout bien pensé, c'était que je lui envoie par la poste la boîte avec les cheveux et les ongles

à lui qui n'habitait pas si loin de la Louisiane comme il me l'avait dit, il s'était creusé un coin de pays plus haut, au Québec. Il avait alors déclaré, « Ce sont pas des choses qu'on envoie par la poste, Sambo. Rose Lafayette n'est pas un colis à expédier par long courrier. Sans compter qu'on pourrait saisir la boîte aux douanes, qu'elle pourrait se perdre, et il n'est pas question de risquer que Tante Rose devienne une âme égarée, elle qui a passé sa vie à se chercher un pays. » Il avait raison, Élom, Tante Rose se vengerait, elle viendrait la nuit donner des coups de pied et frapper sa canne contre ma porte, se transformerait en lames de pluie sur le toit, furieuse parce qu'au lieu de reposer au pays de ses ancêtres, elle se trouvait coincée dans le local des objets saisis d'une douane nord-américaine...

... Furieuse et avec à la bouche le fiel de ces mots dont elle avait le secret, « T'es un raté, Sambo ! Je savais bien que je pouvais pas te faire confiance ! » « La poste, c'est pas la solution, avait assuré l'ami Élom, et n'oublie pas que celui à qui sont confiées les reliques d'un défunt ne peut s'en séparer avant le terme du voyage. » Et j'ai dû me ranger à l'avis de mon ami, compère du collègue Soli, au temps où on nous appelait les jumeaux parce qu'on était pareils, avec le même crâne ridicule au sommet légèrement enflé, ce qui faisait dire à Tante Rose que c'était le signe que nous devons porter sur la tête un poids qu'elle ne pouvait définir, le crâne avec des yeux trop grands ouverts sur le néant et de courts mentons posés sur des corps longs et maigres de Sahéliens, et dans la rue on nous donnait du « Foulani, Foulani », les Sahé-

liens. Toutefois, le plus troublant dans notre ressemblance, pensait la tante, c'était le sourire, rictus discret et pudique du coin droit de la bouche trop mince. Pareils étions-nous dans l'apparence et le sourire, seuls différaient nos rêves et destins. Élom voulait partir et moi je devais rester avec Tante Rose. Et mon vieil ami, lorsque je lui avais parlé de la promesse, avait évoqué un prochain voyage qu'il avait prévu à Lomé, trois mois disait-il pour échapper à l'hiver québécois, une habitude, ainsi faisait-il tous les deux ans, et, pendant qu'il serait là, je n'aurais qu'à faire la route avec son passeport. J'avais besoin de son aide, mais je ne voulais cependant pas qu'il prenne autant de risques pour les restes de ma vieille tante. Qui valait bien quelques sacrifices, mais pas celui-là...

... alors il m'avait rappelé les prières que Tante Rose commandait pour nous à tous les saints du rivage, les prières et les beignets qu'elle glissait dans nos besaces de collégiens. Tous les deux, nous ne connaissions pas nos pères, et nos mères avaient disparu. Élom avait été élevé par une grand-mère vache qui lui faisait accomplir toutes les corvées domestiques contre un maigre repas quotidien. « Je dois bien ça à Tante Rose ! qu'il avait dit. Et puis, si tu ne reviens pas d'Amérique, je pourrai toujours dire au consulat que j'ai perdu mon passeport. Tu ne seras pas embêté puisque personne ne te connaît ! Oui, on fera comme ça. Et j'irai déclarer le vol une semaine après ton départ. Tu auras eu le temps de revenir de Louisiane et tu m'attendras à Hull. »

Quelques semaines plus tard, Élom était arrivé à

Lomé, m'avait confié le précieux papier, un billet d'avion, des sous et une valise, bien que je n'eusse besoin d'emporter que la boîte et un blouson à me mettre sur le dos. Et il avait conclu, « Une fois arrivé tu pourras te reposer un moment chez moi, rue Champlain, dans le Vieux-Hull, réfléchir à ce que tu veux faire, et, de toute façon, t'as plus personne à Lomé... Maintenant que Tante Rose n'est plus, tu dois penser à toi. Tu pourrais trouver à faire au Québec même si c'est pas donné quand t'as aucun papier. Mais on peut toujours voir... » Ensuite nous nous étions mis à réfléchir à la question du coffret encombrant et de son contenu, Élom avait dit qu'il fallait trouver le moyen de passer avec sans accroc aux douanes, surtout les canadiennes qui pouvaient regarder dans vos reliques à la loupe...

... et au microscope, aussi avait-il eu d'abord l'idée farfelue de coudre les cheveux de la morte dans la doublure de ma veste, mais il resterait les ongles, ils étaient trop longs et je ne pouvais les coller sur les miens dans une séance inédite de manucure. « Faut alors, avait décidé Élom, que tu écrives un mot qui accompagnera la boîte. Ça devrait fonctionner. Du moins espérons. Mais je te cache pas que je suis pas tranquille, les douaniers demanderont à voir le contenu du coffret. Nous jouons gros. » J'avais quand même écrit la note, un testament dans lequel Rose Lafayette léguait ses restes à son neveu Élom Keli — officiellement, j'étais devenu Élom —, avec le devoir de ne pas s'en séparer, « *Je soussignée, Rose Lafayette, lègue à mon neveu Élom Keli mes cheveux et mes ongles comme cela se fait dans nos cou-*

tumes. Je nomme Élom Keli gardien de mes restes. » Élom pensait que c'était un patrimoine familial que les douaniers sauraient respecter. Ce n'étaient que des restes...

— Te fais pas de mauvais sang, Sambo, avait-il conclu. Et puis la fouille des bagages aux douanes n'est pas systématique. Mais dis-moi, la mer, monte-t-elle toujours? Grignote-t-elle Lomé et les buttes sur lesquelles nous allons toucher la peau des filles?

— Oui. Elle monte. La mer mange Lomé. C'est entre autres pour cette raison que Tante Rose a souhaité que je ramène ses restes en Louisiane. Elle ne voulait pas que les averses sur Lomé les emportent...

— La mer avale La Nouvelle-Orléans aussi. Lomé ou là-bas, ce sera le même naufrage...

— Tante Rose disait que la Louisiane a triomphé de bien des catastrophes, qu'elle survivra aux prochaines. Lomé, peut-être pas.

— Ici ou là-bas, la mer avance...

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 106006 (00000)
Imprimé en France

